

— Odile... j'arrive de l'Abbaye... vous étiez absente... et votre tante ignorait la route que vous deviez suivre ; je suis venu tout droit à l'église, certain de vous y trouver... !

— Et pourquoi... ?

— Parce que vous souffrez !...

Odile eut alors une esquisse de révolte, le geste de la femme qui défend le sanctuaire de son cœur et interdit à ceux qui ne sont plus des intimes d'y lire.

—... Oh ! je ne suis pas jaloux de Dieu... Pourtant, j'aurais aimé à ce qu'il ne fût pas seul à vous entendre, car moi aussi, je suis un ami...

— J'en suis sûre, Jacques...

— Comme autrefois... ?

—.....

— Regardez-moi bien...

Et Odile leva sur le jeune homme des yeux qui avaient pleuré...

— Oui, Jacques, je suis sûre de vous... *autant* qu'autrefois.

— Mais en êtes-vous sûre *comme* autrefois... ?

Odile ne répondit pas...

Alors Jacques lui prit le bras

— Odile, il faut redescendre à l'Abbaye : je crains que vous n'ayez froid, et puis j'ai besoin de vous parler... et à votre tante !...

Le jeune homme, tout en causant, pousse son cheval dans la grange de l'abbé Hans, et redescend à pied avec Odile.

Ils étaient seuls dans le sentier, entre deux murailles de neige qui étincelaient dans les froids rayons du soleil couchant ; et, devant eux, au-dessous d'eux, partout, la vallée entière dormait sous un immense voile blanc.

Odile, trop finement chaussée pour la neige, glissa plusieurs fois. Alors, bien doucement, comme on soutient une enfant, Jacques la prit contre lui.

— Appuyez-vous sur moi, *comme* autrefois...

— Merci, Jacques...

— Odile, pourquoi tout à l'heure n'avez-vous pas répondu... ?

—.....

— Pourquoi ?

—.....

— Je veux le savoir !...

—.....

Et comme Odile, très rose, baissait la tête sur sa fourrure, afin que l'expression de sa figure ne livrât pas sa pensée, Jacques s'arrêta au milieu du sentier, et, d'une voix altérée :

— Odile, voici une semaine que je ne vis plus...

Et lui, l'homme énergique, croisa les bras en un geste de découragement.

— Il n'y a donc pas sur la terre un moyen de vous montrer mon âme !... de vous faire comprendre l'inanité des choses que vous avez pu entendre... ?

—... Et aussi de celles que j'ai pu *voir* ? demande Odile en relevant la tête.

Mais alors elle aperçoit Jacques si pâle, avec une telle douleur folle au fond des yeux... c'était si bien le reflet de toute son âme loyale éclairant sa figure,

qu'immédiatement, sans explication, comme une âme qui prend contact avec une âme, l'évidence jaillit... le malentendu cesse... la jeune fille tend les deux mains en un bon geste de réconciliation.

Jacques les prend, ces deux petites mains gantées qui s'offrent à lui :

— Odile... lui dit-il très doucement, je ne sais pas ce qu'est l'amour, vous avez ici un homme qui n'est pas de son temps... qui ne sait pas dire les choses... qui a devant vous des timidités d'enfant... je n'ai jamais osé — je n'ose pas encore, — et pourtant il faut bien que je vous avoue... car après, vous ne pourrez plus douter de ma parole, et je ne veux pas recommencer une semaine comme celle-ci... Odile, si vous n'étiez pas là, vivant à mes côtés dans la vallée, il me semble que l'âme des choses s'en irait... que la terre serait pour moi comme une amie morte... comme une fleur sans parfum... que je n'aurais plus rien à demander à la nature que son silence et sa solitude pour penser à vous !... encore à vous !... toujours à vous !...

Odile, vous êtes tout pour moi :... Vous êtes ma raison d'être ici-bas !... Je sais tout de vous... les fleurs que vous aimez... les jours où vous allez à l'église... Et comme tout me parle de vous, chaque arbre de la route, chaque chemin de la forêt, chaque chaumière de pauvre, vous êtes la première dans ma pensée... la première aussi dans ma prière... Ah ! Odile... quelle semaine affreuse je viens de passer !

— Oubliez-la !...

— Oublions-la !... répète Jacques, c'est mieux... Ne pensons plus au monde et qu'il ne pense plus à nous !... Oh ! rester seuls ici... chez nous !... dans cette nature aimante, où tout nous parle l'un de l'autre, quel rêve, Odile !

Et, toute blottie contre lui, Odile écoute dans la clarté rose ; et la campagne immense semble, elle aussi, écouter tout heureuse, toute recueillie dans sa toilette claire de neige... Des guirlandes éclatantes de givre courent d'arbre en arbre, allumant des milliers de diamants et de pierreries jusqu'au sommet des hauts peupliers. Le soleil, très bas, tout près de disparaître derrière la Ferlandière, paraît attendre là, avec toutes ses clartés, pour mettre une suprême caresse sur la petite amie de Jacques... pour parer son front de lumière... pour la faire plus belle, plus gracieuse, plus étincelante encore que le cadre féérique qui l'entoure.

Et, comme si elle avait conscience que cette harmonie est faite pour elle, pour jeter sur un acte d'âme toute la poésie d'une nature amie, Odile s'arrête dans le sentier dominant la campagne, et, frémissante d'une émotion inconnue, reste quelques instants immobile et silencieuse. On dirait qu'elle savoure la joie intime de se laisser pénétrer tout entière de la sensation douce, mais irrésistiblement impérieuse des choses... de ce clair soleil d'hiver, qui allume d'or et de flammes sa chevelure blonde... de ce silence d'église, de cette prière muette des champs et des bois, des collines et des villages montant vers le ciel sur la fumée bleue des chaumes... de ce calme infini dans lequel l'âme elle-même semble